

impérial et un juge d'instruction arrivèrent, tout était minutieusement relaté par le commissaire, qui put mettre les magistrats au courant de la situation.

—Le commencement la procédure est parfait, monsieur, dit le procureur impérial. Il faut maintenant arriver à l'enquête. Où est M. d'Humbart.

—Dans sa chambre; je l'ai fait éloigné, afin d'être libre. Ce malheureux est dans un état de stupeur.

—Allons savoir s'il peut supporter un interrogatoire. Les portes du salon furent minutieusement fermées, et les représentants de la loi se transportèrent auprès de M. d'Humbart.

Celui-ci, étendu sur son lit, venait à peine de reprendre connaissance et restait affaîssé sur lui-même, abattu, les yeux hagards.

Quand il vit auprès de lui les magistrats, il se dressa brusquement sur son séant et d'une voix tremblante :

—C'est donc vrai, messieurs, elle est donc morte... morte assassinée !

—Hélas ! monsieur, lui dit le médecin. Du courage, monsieur, ajouta-t-il, la justice a besoin de vos déclarations pour pouvoir rechercher, atteindre et punir les coupables.

En parlant ainsi, le docteur avait saisi le pouls du malheureux, et, s'étant assuré que la crise violente de désespoir était passée, il avait fait un signe au magistrat.

Le juge d'instruction s'approcha alors du lit et, après avoir adressé à M. d'Humbart quelques paroles de sympathie, il lui demanda de bien vouloir répondre à ses questions.

—Je suis à vos ordres, monsieur, soupira-t-il, mais que pourrais-je vous dire ? Je rentrais, selon mon habitude... Arrivé dans le salon, j'ai aperçu ma femme appuyée sur son petit bureau, dans la position de l'assoupissement. Je me suis approché sur la pointe des pieds, me disposant à la réveiller par un baiser... Quand j'ai été à deux pas de son fauteuil, j'ai vu un poignard planté dans sa nuque et du sang caillé sur son cou... Terrifié ne sachant ce que je faisais, je me suis précipité au dehors pour appeler du secours... Depuis ce moment, je ne me rappelle pour ainsi dire plus rien.

M. d'Humbart, que ce récit rejetait plus vivement dans l'immensité de son malheur, eut dans tous les membres de fébriles tressaillements.

En ce moment, l'attention du magistrat fut attirée par le bruit de la porte de la chambre que l'on poussait cependant avec beaucoup de précautions.

Une tête, au milieu de laquelle deux yeux étincelants pétillaient de malice, se montra dans l'entrebâillement.

C'était un des plus habiles agents de la sûreté.

Le procureur impérial se détacha du groupe réuni auprès du lit de M. d'Humbart et alla vers l'agent.

—Je sais ce que vous voulez, dit-il. On va vous montrer le lieu du crime.

L'agent ne désirait pas autre chose, en effet.

On lui ouvrit le salon.

Il le parcourut dans tous les sens, s'arrêta plusieurs fois auprès du cadavre, considéra attentivement le secrétaire, étudia le dérangement des meubles, et on put l'entendre murmurer ces mots :

—Hum ! hum ! celui qui a fait le coup connaît bien la maison.

II

La première préoccupation des agents de la sûreté, lorsqu'un crime a été commis, est de chercher à recon-

naître le procédé de quelques-uns des malfaiteurs déjà tombé sous les coups de la justice.

Il est remarquable, en effet, que les assassins " opèrent " presque toujours de la même façon. Les policiers connaissent leur " manière " et se trompent rarement.

Mais ici, tout était extraordinaire et imprévu.

Mme d'Humbart avait été tuée assise, au moment où elle examinait un album de fleurs.

Il n'y avait pas eu lutte entre elle et le meurtrier ; la malheureuse femme avait été frappée par derrière au moment où elle devait se croire en parfaite sécurité.

C'est ce qui avait arraché à l'agent la sourde exclamation qui trahissait sa pensée.

Le procureur impérial, tout en suivant ses investigations, conférait avec l'un des chefs de service de la sûreté, accouru à l'appel du commissaire de police.

Lorsque l'agent eut bien examiné le salon dans tous les sens, son chef lui dit :

—Eh bien ! Gardel, avez-vous une idée ?

—Ma foi, monsieur, c'est un rude malin qui a fait le coup, il a la main ferme et sûre... Il faut savoir des domestiques qui est venu pendant la journée.

On appela la cuisinière.

Toute tremblante elle apparut, croyant déjà qu'on allait l'arrêter.

L'agent demanda la permission de l'interroger.

—Ma bonne femme, lui dit-il, n'ayez pas peur, nous ne vous voulons pas de mal ; seulement, répondez bien clairement à mes questions... Vous êtes restée seule à la maison cette après-midi ?

—Oui, monsieur.

—Depuis quelle heure ?

—Mon maître est sorti à deux heures, comme à son habitude. Une demi-heure après, monsieur Julien et mademoiselle Léontine, profitant de leur congé, s'en allaient en grande toilette, bras dessus, bras dessous...

L'emphase narquoise de la cuisinière, lorsqu'elle parlait du valet et de la femme de chambre, avait quelque chose de si comique que, malgré la gravité de la circonstance, les assistants ne purent s'empêcher de sourire. Evidemment elle jalousait les deux jeunes gens, et pour leur jour de congé et pour leur intimité.

Seul, l'agent ne remarqua pas ce détail. Il reprit :

—Votre maîtresse vous a-t-elle donné ses instructions pour la journée ?

—Oui, monsieur. Elle m'a recommandé de ne pas m'absenter, et comme j'avais à faire pour dîner un salmis de perdreaux, un entre-mets sucré, à préparer des légumes, je n'ai pas quitté ma cuisine.

—Quelles sont les visites que votre maîtresse a reçues ?

—Il n'est venu qu'un monsieur.

—A quelle heure ?

—A quatre heures et demie, cinq heures moins un quart ; je ne sais pas au juste.

—Le connaissez-vous ?

—Non.

—Comment est-il ?

—Je ne me rappelle pas. Tout ce que je sais, c'est qu'il a une grande barbe rousse.

—S'est-il fait annoncer ?

—Non. Il m'a remis un paquet pour madame, qui m'a dit de faire entrer. Je lui ai ouvert la porte et je suis partie.

—Comment était ce paquet ?

—Il avait la forme d'un grand livre, plié dans un journal.